

Dominique de COURCELLES est professeur directrice de recherche au CNRS, présidente du Centre International de Recherche en Intelligence du Développement. Elle enseigne à l'École Polytechnique, à l'Institut National d'Histoire de l'Art-EHESS, et à l'Université Paris-Dauphine.

Dominique de COURCELLES

Marguerite PORETE, une mystique de feu

À la mémoire de Frère Guy BEDOUELLE, o.p. † 2012

***Penser ne vaut ici plus rien, ni œuvrer ni parler :
une mystique de feu
À propos du Miroir des âmes simples anéanties
de Marguerite Porete, 1290***

Le seul manuscrit connu en français du livre de Marguerite Porete est le manuscrit du Musée de Chantilly (Condé XIV F 26). Il s'agit d'une copie en moyen français écrite vers la fin du XV^{ème} siècle. La traduction latine est répartie entre plusieurs manuscrits conservés au Vatican. Éditions : *Le Mirouer des Simples Ames et qui seulement demeurent en vouloir et désir d'amour*, édité par Romana Guarnieri ; *Speculum Simplicium Animarum*, édité par Paul Verdeyen S.J., Turnhout, Ed. Brepols, Corpus Christianorum, Continuatio Medievalis LXIX, 1986. Toutes les citations du *Miroir des simples âmes anéanties* sont données à partir de la traduction en français moderne de Max Huot de Longchamp : Marguerite Porete, *Le Miroir des âmes simples et anéanties et qui seulement demeurent en vouloir et désir d'amour*, Albin Michel, coll. « Spiritualités vivantes », 1984. Le traducteur s'est fondé sur le manuscrit français du Musée de Chantilly.

« Cette âme est si brûlante en la fournaise du feu d'amour, qu'elle est devenue feu, à proprement parler, si bien qu'elle ne sent pas le feu, puisqu'elle est feu en elle-même par la force d'Amour qui l'a transformée en feu d'amour » (chap. 25).

← Anonyme, Marguerite Porete

« Cette âme est écorchée vive en étant mise à mort, elle est embrasée par l'ardeur du feu de la charité, et sa cendre est jetée en haute mer par le néant de sa volonté » (chap. 85).

Née vers 1250 à Valenciennes, dans le Hainaut, l'auteur de ces lignes prémonitoires est morte brûlée vive en place de Grève à Paris le 1^{er} juin 1310 pour avoir écrit vers 1290 en langue picarde un livre, le *Mirouer des simples ames anienties et qui seulement demourent en vouloir et desir d'amour*, qui ne lui a été attribué que fort tard, en 1946, grâce à l'érudition de Romana Guarnieri¹.

De la vie de Marguerite Porete nous ne savons que ce qui en a été écrit dans les registres de l'Inquisition qui entérinent sa condamnation et sa mort tragique sans citer le titre de son livre. Ce qui est certain, c'est que le livre qui a provoqué sa condamnation et sa mort a circulé dans toute l'Europe avant et après sa mort et a connu un immense succès².

Marguerite Porete, pour une liberté inconditionnelle et paisible

La plupart des études s'intéressent à la figure de Marguerite comme béguine et aux controverses qu'elle a suscitées. De fait, les *Grandes Chroniques de France*³ la mentionnent comme « beguine clergesse » et « en clergie mult sufissent », ce qui signifie qu'elle aurait été béguine et très experte en religion chrétienne, qu'elle aurait sans aucun doute reçu la formation des *litterati*, que recevaient les clercs.

À la fin du XIII^{ème} siècle, l'extension des béguinages est perçue comme une menace pour l'ordre public ; en effet, les béguines concurrencent les clercs en soignant les malades et assistant les mourants et en enseignant, elles concurrencent les artisans sur le marché de la main d'œuvre, elles prétendent à la libre jouissance de Dieu⁴.

Mais Marguerite déclare dans son *Miroir* son propre choix de se distancier des béguines et des autres groupes religieux, et il est difficile de croire qu'elle ait vécu dans un béguinage. Elle était peut-être une béguine itinérante, tirant parti de l'effort amorcé par les ordres mendiants pour diffuser la foi en langue

1. Romana GUARNIERI éd. « Il movimento del Libero Spirito. Testi e documenti », *Archivio Italiano per la Storia della pietà IV*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 1965, p. 353-708 : II. « Il 'Miroir des simples ames' de Marguerite Porete », p. 501-636. Toute recherche sur le *Miroir* peut tenir compte des documents rassemblés dans cet ouvrage.

2. Cf. Kurt RUH, *Initiation à Maître Eckhart, théologien, prédicateur, mystique*, Cerf-Éditions universitaires de Fribourg, 1997, p. 147 et suivantes.

3. *Les Grandes Chroniques de France*, cité par Paul VERDEYEN S.J., « Le procès d'inquisition contre Marguerite Porete et Guiard de Cressonessart (1309-1310) », *Revue d'Histoire Ecclésiastique* 81, 1986, p. 91.

4. Paul MOMMAERS, *Hadewijch d'Amvers*, Cerf, 1994, p. 40.

vernaculaire et non plus en latin, langue de la liturgie et de la scolastique.

Dans le chapitre 122 du *Miroir*, l'âme explique : « Les béguines déclarent que je suis égarée, et les prêtres aussi, les clercs et les prêcheurs, les augustins, les carmes et les frères mineurs ! ».

Aux XIII^{ème}-XIV^{ème} siècles sont qualifiés d'hérésies des mouvements liés à l'émergence d'une économie de marché, associés au développement des villes et de la libre entreprise, contre les structures traditionnelles féodales de l'Église et de la noblesse et contre le patriciat urbain. Le mouvement du Libre Esprit aurait été l'un des plus influents de ces mouvements, déchaînant l'esprit de liberté à travers toute l'Europe, mais il est surtout connu par des dénonciations et des témoignages extorqués sous la menace ou la torture⁵.

Or, l'anéantissement de l'âme, préconisé par Marguerite Porete, débouche en effet sur une liberté inconditionnelle et paisible, dégagée de tout respect de la hiérarchie tant cléricale que féodale. Plus tard, Suso, Tauler, Jean de la Croix, Angelus Silesius s'inscrivent dans cette ligne. Est-ce que Marguerite a adhéré au mouvement du Libre Esprit au point d'en être une des figures majeures et donc la cible de l'Inquisition ? Il est difficile de l'affirmer.

Au XIII^{ème} siècle, les femmes sont de plus en plus réduites au silence et à l'obéissance, asservies à l'autorité patriarcale, marginalisées dans une société profondément misogyne ; beaucoup se réfugient dans les villes où elles peuvent s'entraider⁶. Une pensée affranchie des dogmes de l'Église, voyageuse et détachée de toute autorité sociale, ne peut donc que susciter défiance et persécution.

« La persécution, écrit Léo Strauss, donne naissance à une technique particulière de l'écriture et par conséquent à un type particulier de littérature, dans lequel les vérités sur toutes les questions cruciales est présentée exclusivement entre les lignes. Cette littérature s'adresse non pas à tous les lecteurs, mais seulement au lecteur intelligent et digne de foi »⁷.

5. Cf. Raoul VANEIGEM, *Le Mouvement du Libre Esprit*, Ramsay, 1986 ; Henri-Charles LEA, *Histoire de l'Inquisition au Moyen Age*, t. 1 et 2, Millon, 1997.

6. Cf. Paulette L'HERMITE-LECLERCQ, *L'Église et les femmes dans l'Occident chrétien*, Brepols, 1997. Dans *Le chevalier, la femme et le prêtre*, Gallimard/Quarto, 1996, p. 1242, Georges DUBY attribue l'émergence des hérésies aux « dégradations de la condition féminine ».

7. Léo STRAUSS, *La persécution et l'art d'écrire*, Press-Pocket, coll. Agora, 1989, p. 58.

Prendre congé des Vertus

Il est alors sans précédent qu'une femme soit brûlée pour hérésie à Paris et l'événement a profondément marqué les chroniqueurs contemporains. Certes, dès 1200, de nombreux hommes et femmes de la chrétienté ont aspiré à de nouvelles formes de langage et de représentation, à de nouvelles interprétations spirituelles, à de nouvelles formes de vie. À côté de la théologie en langue latine, monastique et scolastique, a surgi une théologie en langue vernaculaire « maternelle », une théologie qui n'est plus seulement réservée aux clercs et aux hommes et qui donne droit et parole à l'expérience mystique.

Une écriture mystique féminine s'est peu à peu développée, dans la ligne des écritures en langue latine de femmes du siècle précédent, comme Hildegarde de Bingen ou Élisabeth de Schönau qui osent s'exprimer à la première personne dans leur récit de vie. À partir de 1200, l'écriture féminine a produit en diverses langues une mystique de l'amour, une mystique courtoise. Cette mystique s'inscrit dans de nouvelles formes de vie féminine, extra-conventuelles et semi-religieuses, en même temps que les premiers textes de femmes paraissent : ont été conservés ceux d'Hadewijch d'Anvers, de Beatriz de Nazareth ou Mechtild de Magdeburg dans les villes riches du nord, ceux de Claire d'Assise, Marguerite de Cortone et d'autres en Italie.

Marguerite Porete exprime une mystique spéculative, moins proche de l'amour courtois, fondée sur un langage apophatique et la voie négative.

Dans la deuxième moitié du XIII^{ème} siècle sont célèbres, à côté de Marguerite Porete, Angèle de Foligno et Marguerite d'Oingt. Marguerite Porete et Marguerite d'Oingt expriment une mystique plus spéculative, moins proche de l'amour courtois, fondée sur un langage apophatique et la voie négative. Dans tous ces cas, même des auteurs controversés comme Hadewijch d'Anvers ou Mechtild de Magdeburg ont pu éviter de se trouver aux prises avec l'Inquisition.

Le prologue du *Miroir des simples âmes anéanties et qui seulement demeurent en vouloir et désir d'amour* est incisif et sans équivoque : « Vous qui dans ce livre lirez, / Si vous le voulez bien entendre, / Pensez à ce que vous direz, / Parce qu'il est rude à comprendre... Théologiens et autres clercs, / Vous

n'en aurez l'entendement, / Même en ayant les idées claires, /
 Si vous n'avancez humblement ; / Amour et Foi conjointement /
 Vous font alors vaincre Raison... Humiliez donc toutes vos
 sciences / Qui par Raison sont assurées ; / Mettez plutôt votre
 confiance / En celles qu'Amour peut vous donner, / Et que Foi
 sait illuminer ; / Ainsi comprendrez-vous ce livre / Qui par
 Amour fait l'âme vivre ».

Le *Miroir des simples âmes anéanties* exprime bien que Marguerite perçoit la nécessité d'une conversion de l'âme qui ne doit rien à l'observance de préceptes vides de sens ni à l'affectivité. « Que l'âme anéantie licencie les Vertus et ne se trouve plus en leur servage, car elles ne lui sont plus d'aucune utilité, tandis que ce sont elles, les Vertus, qui lui obéissent au moindre signe. Qu'une telle âme ne se soucie ni des consolations de Dieu ni de ses dons, car elle s'étend toute autour de Dieu, si bien que sa volonté se trouve circonscrite à Dieu » (chap. 21).

Marguerite a sans doute connu la tentation de l'ascèse monastique, puisqu'elle fait mention de son obéissance à la rigueur des Vertus, mais elle n'en tira, dit-elle, que détresse et découragement. « Vertus, je prends congé de vous pour toujours : j'en aurai le cœur plus libre et plus gai, votre service est trop coûteux, je le sais. J'ai mis un temps mon cœur en vous, sans rien me réserver... j'étais alors votre esclave, j'en suis maintenant délivrée... J'en ai vécu un certain temps, en grand émoi, j'en ai souffert maints graves tourments... Votre prison ai-je quittée : en paix suis-je demeurée » (chap. 6).

L'âme anéantie « en tous ses désirs extérieurs et en ses sentiments intérieurs ainsi qu'en toute affection de son esprit » (chap. 7) est libérée, c'est-à-dire située hors du domaine des vertus chrétiennes et des secours de l'Église. Tels sont, entre autres, les articles que l'Inquisition a retenus du *Miroir* de Marguerite comme preuves de son appartenance au Libre Esprit, bien apte à subvertir les fondements de la chrétienté. Marguerite n'hésite pas à stigmatiser durement ceux qui ne comprennent rien à sa pensée : « Ces gens que je traite d'ânes, ils cherchent Dieu dans les créatures, dans les monastères par des prières, dans les paradis créés, les paroles humaines et les Écritures » (chap. 69).

Dame Raison, qui est la raison ecclésiale, celle de « Sainte-Église-la-petite » (chap. 19) qui est l'Église des clercs « qui ne comprend que chose grossière et laisse le plus fin » (chap. 8), par rapport à Dame Amour, celle de « Sainte-Église-la-grande, qui est gouvernée par nous » (chap. 19) et doit peu à peu intégrer l'humanité entière une fois convertie, un peu agacée, demande alors à l'âme :

« *Raison* : Maintenant, notre chère dame, dites-nous un peu qui vous êtes pour nous parler ainsi.

L'âme : Je suis ce que je suis par la grâce de Dieu. Je suis donc seulement ce que Dieu est en moi et rien d'autre ; et Dieu aussi est cela même qu'il est en moi. En effet, rien n'est rien, et ce qui est est ; et donc je ne suis, si je suis, que ce que Dieu est, et personne n'est, sinon Dieu ; et c'est pourquoi je ne trouve que Dieu, où que je pénètre, car rien n'est, sinon lui, à dire vrai » (chap.70).

Laisser parler le livre

L'histoire prouve que les ânes, toujours et partout, savent se montrer cruels et jaloux de leur pouvoir. Le *Miroir* a été jeté au feu sur la place publique de Valenciennes en 1306 par l'évêque de Cambrai, Guy de Colmieu. Marguerite est sommée de cesser d'enseigner et d'écrire et ceux qui lisent son livre sont voués à l'excommunication. Cependant, malgré les sévères et radicales critiques dont il est l'objet, le livre est diffusé en français, qui est sa langue originelle, en latin, en italien et en anglais, et il est perçu dans plusieurs couvents comme un livre de très grande spiritualité⁸.

Marguerite continue d'en prêcher le contenu et elle en envoie des copies, sans doute latines et remaniées pour une meilleure compréhension, à trois religieux afin d'obtenir d'eux une approbation, parmi lesquels, Godefroy de Fontaine, théologien renommé, *magister regens* à la Faculté de théologie de l'Université de Paris dans les années 1285-1286, qui meurt en 1306. Les deux autres sont un moine cistercien, *Domnus Franc*, de l'abbaye de Villers en Brabant⁹, que l'on peut supposer fils spirituel de saint Bernard et de Guillaume de Saint-Thierry, et un religieux franciscain, Jean de Querayn.

8. Dans un ouvrage consacré à Maître Eckhart, Benoît BEYER DE RYKE atteste l'influence que Marguerite Porete exerça sur sa pensée. A travers le *Miroir*, c'est donc toute une filiation qui aboutit à l'idéalisme allemand qui se trouve initiée : *Maître Eckhart, une mystique du détachement*, Bruxelles, éd. Ousia, 2000.

9. Dans l'abbaye de Villers, proche de Valenciennes, en Brabant francophone, fameuse pour son soutien aux *mulieres religiosae* et pour sa bibliothèque, Marguerite aurait pu lire et même copier les œuvres de Bernard de Clairvaux et Guillaume de Saint-Thierry, des Victorins Hugues de Saint-Victor (+1141) et Richard de Saint-Victor (+1173) (de l'École claustrale de Saint-Victor à Paris), également des théologiens Augustin, Denys l'Aréopagite, Grégoire de Nysse, peut-être également le *Liber Divinorum Operum* envoyé par Hildegarde de Bingen au monastère : cf. Marie BERTHO, *Le Miroir des âmes simples et anéanties de Marguerite Porete. Une vie blessée d'amour*, Larousse, 1993.

Tous jugent que le livre est inspiré par l'Esprit Saint mais très difficile à comprendre, et ils recommandent à Marguerite de ne pas le montrer à ceux qui n'en sont pas dignes. C'est alors qu'en juin 1308, Marguerite est arrêtée par le nouvel évêque de Cambrai, Philippe de Marigny. Puis l'Inquisiteur général du royaume de France, Guillaume Humbert de Paris, confesseur du roi Philippe IV le Bel, la transfère à Paris et l'incarcère pendant un an et demi dans le couvent dominicain de Saint-Jacques avant d'entreprendre son jugement.

Elle ne veut pas être la collaboratrice d'un système inique ni recevoir l'absolution pour des fautes qu'elle considère n'avoir jamais commises.

Elle refuse catégoriquement de répondre aux questions de l'Inquisiteur général et de prêter le serment requis avant tout interrogatoire, car elle ne veut pas être la collaboratrice d'un système inique ni risquer de recevoir l'absolution pour des fautes qu'elle considère n'avoir jamais commises. Elle n'a donc le droit ni de comparaître devant un tribunal ni de bénéficier de témoignages extérieurs. Les registres de l'Inquisition soulignent son attitude rebelle et fière.

La Fine Amour n'avait-elle pas déclaré dans le *Miroir* :

« *Amour* : ... Cette âme a pour héritage une liberté parfaite... Elle ne répond à personne si elle ne le veut bien et s'il n'est de son lignage, car un gentilhomme ne daignerait répondre à un vilain qui l'appellerait ou le convoquerait sur un champ de bataille ; et c'est pourquoi qui appelle cette âme ne la trouve pas : ses ennemis n'en reçoivent plus réponse » (chap. 85).

Le 11 avril 1309, Guillaume Humbert réunit vingt-et-un maîtres en théologie de l'Université de Paris, dont Nicolas de Lyre, dans l'église des Mathurins, siège administratif de la Sorbonne. Après avoir examiné quinze articles extraits du *Miroir*, censés résumer la doctrine du Libre Esprit, tous s'accordent à juger que le livre est hérétique. Guillaume Humbert excommunie alors Marguerite qui supporte la condamnation sans montrer aucune peur et en persévérant dans son silence, sans aveu ni rétractation.

Il est remarquable qu'après avoir risqué la mort chaque jour pour avoir enfreint le silence imposé par l'évêque de Valenciennes en 1306 et s'être expliqué sur les passages prêtant

à confusion dans son œuvre, Marguerite refuse désormais de se défendre par la parole. Elle a la volonté profonde de laisser son livre parler pour elle, elle a confiance en l'inspiration divine de son livre. Les propos suivants attestent bien qu'elle a cependant conscience de sa marginalité :

« *L'âme* : ô bien-aimé, que vont dire les béguines, les gens de religion, entendant l'excellence de votre divine chanson ?... Car l'état dont je parle, c'est l'amour achevé, sans sauver leur Raison qui leur fait dire cela. Désir, vouloir et crainte leur ôtent assurément la connaissance, la richesse et l'union de la haute lumière de l'ardeur du divin amour. Vérité le déclare à mon cœur : je suis aimée d'un seul » (chap. 122).

La mort de Marguerite, la vie du livre

L'arrestation et la condamnation de Marguerite Porete ont lieu au moment même où le roi de France s'acharne contre les Templiers de l'Ordre du Temple, avec l'aide des mêmes Philippe de Marigny et Guillaume Humbert, et s'attire ainsi la colère du pape. Il est remarquable que, si le 10 mai 1310, cinquante-quatre chevaliers templiers sont jugés hérétiques et relapses et brûlés vifs deux jours plus tard, presque secrètement, hors de Paris, à la porte Saint-Antoine, dès le 30 mai, une nouvelle commission de théologiens déclare Marguerite hérétique et relapse. La prisonnière est livrée au bras séculier et c'est ainsi que le 1^{er} juin 1310, en présence des plus hautes autorités civiles et religieuses, cette femme d'une soixantaine d'années est brûlée vive avec son livre en place de Grève, au centre de Paris.

Refusant de se taire et de se conformer à la théologie patriarcale, elle peut être désignée comme un danger qu'il faut éliminer.

En se montrant ostensiblement intransigeant face à l'hérésie, Philippe le Bel cherche à plaire au pape et à rétablir sa réputation comme roi très chrétien. Marguerite Porete, laïque ou semi-religieuse, dépourvue de la protection d'un couvent, voyageant et prêchant, déclarant ouvertement son indifférence face au système théologique en place et face aux autorités religieuses, est évidemment une proie rêvée. Refusant de se taire et de se conformer à la théologie patriarcale, elle peut être désignée comme un danger qu'il faut éliminer.

Mais parce que Marguerite a reçu l'approbation du célèbre Godefroy de Fontaine, il est nécessaire de déployer un dispositif de théologiens de renom pour la condamner. Le roi avait prévu qu'en cas de repentance sa peine ne serait qu'un emprisonnement à vie et il était sans doute convaincu qu'elle reconnaîtrait ses erreurs. Mais ce ne fut pas le cas. C'est ainsi que les bourreaux de Marguerite sont les mêmes qui ont contribué au massacre des Templiers, ce qui prouve que les procès d'hérésie intentés au XIV^{ème} siècle ont toujours les mêmes enjeux matériels et spirituels.

Les mêmes années 1309 et 1310, avant de partir pour le concile de Vienne, Raymond Lulle, philosophe et écrivain en langue vernaculaire, mystique, a séjourné à Paris. Il est probable que ce sont les mêmes théologiens qui ont condamné Marguerite qui ont alors approuvé son œuvre, « non seulement pour de solides raisons philosophiques, mais aussi en accord avec les grands principes de la foi chrétienne »¹⁰. Sans aucun doute, Raymond Lulle a bien connu les circonstances de la condamnation de Marguerite, il a peut-être assisté à sa mort au centre de Paris, mais il n'en dit rien. Maître Eckhart ne se trouvait pas alors à Paris, mais il avait probablement disposé du *Miroir* par Godefroy de Fontaine dès 1303¹¹ et il fut certainement informé du sort de Marguerite, sans rien en dire non plus.

Quelques mois plus tard, en 1311-1312, le concile de Vienne en Dauphiné a pour objectif majeur la ratification de la condamnation et de la suppression de l'Ordre du Temple. Mais parmi les nombreuses résolutions de ce concile, deux s'entrelacent directement au jugement de Marguerite : la description et la condamnation de l'hérésie du Libre Esprit par le pape Jean XXII dans le décret *Ad nostrum* et surtout la condamnation et l'interdiction du mode de vie des béguines dans le décret *Cum de quibusdam mulieribus* de 1312. La condamnation de Marguerite permet de justifier la condamnation de la théologie féminine. Le concile est aussi l'initiateur de la condamnation de la mystique nordique et rhénane, en particulier celle de Maître Eckhart.

Nul ne s'est élevé pour défendre Marguerite, à part son compagnon Guiard de Cressonessart, condamné par l'Inquisition à la réclusion à perpétuité le 9 avril 1310, parce que, sous la torture, il avait finalement avoué ses erreurs. De

10. *Vie de Raymond Lulle – Vita coetanea Beati Raymundi Lulli*, texte traduit et annoté par Ramón Sugranyes de Franch, Fribourg, Ed. universitaires, 1986, p. 114.

11. C'est ce que pense Kurt Ruh, ouvr. cit. p. 147 et suivantes.

façon paradoxale, le *Miroir* déjà si admiré et diffusé survit à son auteur, dont la mémoire se perd aussitôt ; peut-être a-t-il été amendé ou remanié dès avant sa mort, à partir de 1290 et des premières critiques dont il a fait l'objet. Déjà connu de Maître Eckhart, de Ruysbroeck, loué avec ferveur par Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre (1492-1549), dans ses *Prisons*, il continue à circuler. Les Chartreux de Londres et de Strasbourg en conservent une copie et il est alors attribué à la bienheureuse Marguerite de Hongrie (1242-1271).

On en trouve un manuscrit en français dans le couvent de la Madeleine-lez-Orléans, qui est un haut lieu de vie spirituelle entre 1475 et 1510, cher à Marguerite d'Angoulême, et joue un rôle déterminant dans la réforme de l'abbaye de Fontevrault, fondée par Robert d'Arbrissel en 1101. En 1942, trois ans avant la découverte de Romana Guarnieri, Simone Weil lit la version anglaise du *Miroir* dans une édition de 1927 ; cette lecture la bouleverse au plus haut point et elle l'évoque dans ses dernières œuvres, *Cahiers d'Amérique* en 1942, et *Nuits écrites à Londres*, quelques mois avant sa mort en 1943¹².

***Le Miroir* : anéantissement de l'âme et miroitement divin**

S'il a des implications théologiques éblouissantes, le *Miroir* n'a rien à voir avec la théologie universitaire de son temps, fondée sur un enchaînement logique de propositions déductibles de principes. Par leurs résonnances constantes, les cent quarante chapitres jouent en effet sur une intra-textualité qui prévient toute tentative de linéarité. Ils se déploient en vastes cercles, en véritables miroirs internes sans limites. C'est une œuvre dans laquelle la prose, tantôt poétique, tantôt didactique, alterne avec des poèmes ou des chansons.

La langue de Marguerite est le français, mais on peut remarquer dans le *Miroir* de nombreuses influences flamandes. Son excellente connaissance de la mystique flamande de son temps permet de penser qu'elle en connaissait bien la langue. Le *Miroir* est également rempli de références implicites à la tradition patristique latine, à la littérature courtoise profane et surtout à la tradition béguinale. Il comporte de très nombreuses citations bibliques. Il est imprégné des textes de saint Bernard

12. Geneviève Hasenohr a identifié des extraits du *Miroir* dans un manuscrit de Valenciennes (Bibliothèque municipale, 239). Cette version pourrait être plus proche de l'original en langue picarde que l'unique manuscrit complet en langue française connu à ce jour du Musée de Chantilly : « La tradition du *Miroir* des simples âmes au XV^e siècle : de Marguerite Porete (+1310) à Marguerite de Navarre », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 4, 1999, p. 1347-1366. S'appuyant sur cet article, Robert Lerner a démontré que la traduction en moyen anglais est sans doute plus proche du texte original que le manuscrit de Chantilly : « New Light on The Mirror of Simple Souls », *Speculum*, 85, 2010, p. 91-116.

et de Guillaume de Saint-Thierry. Parce qu'il est, en langue vernaculaire et féminine, une œuvre purement théologique et non pas dévotionnelle, le *Miroir* ne peut pas être accepté par les instances de l'Église.

13. Signalons ici : Catherine MÜLLER, *Marguerite Porete et Marguerite d'Oingt – De l'autre côté du miroir*, New York, éd. Peter Lang, 1999 ; Luc RICHIR, *Marguerite Porete, une âme au travail de l'Un*, Bruxelles, éd. Ousia, 2002 ; Luisa MURARO, *Lingua materna, scienza divina. Scritti sulla filosofia mistica di Margherita Porete*, Napoli, éd. D'Auria, 2005.

Le *Miroir* consiste en un véritable manuel de la mystique de l'amour, avec l'expression d'une expérience personnelle de Dieu¹³. Dieu se révèle dans le miroir de sa propre création, il miroite dans cette âme féminine, signe par excellence d'altérité. Dieu caché, mystique, apparaît dans le miroir de l'âme simple anéantie, lieu inconscient de sa théophanie, miroir qui n'a aucune volonté de voir Dieu qui s'y reflète.

Marguerite compare souvent l'âme au miroir, son livre se présente comme un portrait peint à l'image de l'aimé, un souvenir donné par l'Absent afin que, graduellement, l'âme puisse y retrouver l'accès à la jouissance de son amour et puisse partager cet accès retrouvé avec les âmes qui sauront lire le livre. Dieu est donc à la fois le plus proche et le plus éloigné, le « Loin-Près ». Marguerite fait dialoguer Dame Amour et Dame Raison avec l'âme, « l'âme qui fit écrire ce livre » (chap. 1), Dame Amour étant la pièce maîtresse du jeu puisqu'elle permet de mettre en échec un adversaire immense, la Raison, qui est aussi l'Église.

« *Amour* : ô vous, enfants de Sainte-Église, c'est pour vous que j'ai fait ce livre... ce don (la vie parfaite et l'état de paix), vous allez l'écouter exposer en ce livre par l'entendement d'Amour qui répondra aux questions de Raison » (chap. 2).

Le *je* parlant et le *je* écrivant de l'âme du dialogue sont engagés dans la chevaleresque conquête de « Fine Amour ». *Je* parlant et *je* écrivant se transforment au fur et à mesure que se déploie le texte et deviennent, d'une part, miroirs de l'âme du livre qui s'anéantit pour pouvoir s'unir à Dieu et, d'autre part, miroir de l'âme du lecteur/lectrice qui découvre la voie de l'union parfaite. L'âme simple anéantie est celle qui « Fine Amour demande », car le rapport à Dieu ne saurait se fonder sur la connaissance, fût-elle négative.

Le Miroir consiste en un véritable manuel de la mystique de l'amour, avec l'expression d'une expérience personnelle de Dieu.

« *Amour* : Je suis Dieu, car Amour est Dieu et Dieu est Amour, et cette âme est Dieu par condition d'amour, et je suis Dieu par nature divine, et cette âme l'est par droiture d'amour, si bien que ma tendre et bien-aimée est enseignée et conduite par moi sans elle-même, car elle est transformée en moi » (chap.21).

« *Amour* : Cette âme est comparée à l'aigle parce qu'elle vole haut, très haut, encore plus haut que tout oiseau, car elle est empennée de Fine Amour. Elle regarde en toute sa clarté la beauté du soleil, son rayon et leur splendeur...

L'âme à la misérable Nature qui l'a fait demeurer bien des jours en servitude : Dame Nature, je prends congé de vous ; Amour est près de moi... » (chap.22).

L'âme-phénix, la mystique de feu

La divinité de l'âme résulte d'une pédagogie, d'une conversion dont le *Miroir* s'efforce de définir les conditions de possibilité, à savoir l'anéantissement de l'âme, que l'on peut qualifier de mystique du feu : « *Amour* : [...] Celui qui brûle de ce feu d'amour sans chercher de matière, sans en avoir et sans vouloir en avoir, celui-là voit si clairement en toutes choses qu'il les apprécie à leur juste prix » (chap. 25).

« *Amour* : Cette âme nage en l'océan de Joie, c'est-à-dire en l'océan des délices qui s'écoulent et ruissellent de la Divinité, et ainsi ne sent-elle aucune joie, car elle est joie elle-même, et ainsi nage-t-elle et s'écoule-t-elle en joie sans sentir aucune joie, car elle demeure en Joie et Joie demeure en elle : elle est joie elle-même par la force de Joie qui l'a transformée en elle » (chap. 28).

Le paradoxe entre le renoncement de la part de l'âme à son *je* et l'affirmation de ce *je* par la prise de parole de l'âme protagoniste dans le débat ainsi que par son écriture du *Miroir* illustre bien l'enjeu de la position de Marguerite Porete sur le statut de la subjectivité dans l'expérience spirituelle et dans l'écriture. Le renoncement au *je* est possible sans qu'advienne la mort du sujet. Dans l'union parfaite, il n'est ni dualité ni absorption de l'un dans l'autre. L'anéantissement n'est pas

destruction mais création, celle de l'âme-phénix qui toujours renaît de ses cendres, même et différente.

« Cette âme est comme le phénix, qui est seul, car elle est seule en Amour », dit Dame Amour (chap.11).

« *L'âme (à Dieu)* : En plus de ce que je n'ai pas à moi, je vous dois toute la différence qu'il y a de vous à moi pour qui vous vous êtes donné » (chap. 34).

« *Le Saint Esprit à Sainte-Église-la-petite* : ... Cette âme ne sait qu'une seule chose, c'est qu'elle ne sait rien, et elle ne veut qu'une seule chose, c'est de ne rien vouloir » (chap.42).

La mystique vient combler la théologie. L'âme possédée d'amour est inspirée par la divinité ; elle est une avec l'un. Dieu qui fait écrire et parler est celui qui fait chanter et se taire. « Penser ne vaut ici plus rien, / Ni œuvrer ni parler. / Amour me tire si haut / -Penser ici ne vaut plus rien- / Par ses divins regards, / Que je n'ai nul désir. / Penser ne vaut ici plus rien, / Ni œuvrer, ni parler » (chap. 122).

C'est ainsi que la superbe intelligence de Marguerite Porete peut apprendre au lecteur/lectrice de tous les temps et de tous les espaces comment transcender tout asservissement et toute béate stupidité pour renaître au monde, investir de nouvelles zones d'intérêt, être libre dans le silence et dans la joie. Telle est la mystique de feu.

Épilogue

Mais entre tous (les livres) j'en vis un d'une femme,
 Depuis cent ans écrit, rempli de flamme
 De charité, si très ardemment
 Que rien qu'amour n'était son argument,
 Commencement et fin de son parler...
 Oh qu'elle était, cette femme, attentive
 À recevoir cet amour qui brûlait
 Son cœur et ceux auxquels elle parlait !¹⁴

Marguerite de NAVARRE (†1549)

14. Marguerite de NAVARRE,
Les Prisons, vers 1548,
 Genève, Librairie Droz, 1978,
 éd. Simone Glasson, p. 179.